



### Denis Gadoury

Né à Saint-Thomas-de-Joliette, Denis Gadoury raconte depuis plus de vingt ans. Il a parcouru le Québec, les Territoires-du-Nord-Ouest et le Manitoba, a rencontré des personnages drôles et touchants, et recueilli des anecdotes et des faits pour le moins cocasses. Revenu au Québec, il a continué de partager ses récits et sa façon traditionnelle de faire vivre l'histoire. *Le bonhomme La Misère* est son premier recueil, dans lequel il propose aux lecteurs quelques-uns de ses meilleurs contes.

### Le bonhomme La Misère

*J'ai entendu ce conte pour la première fois à la fin des années soixante-dix, à Montmagny. Et depuis ce temps, je l'ai fait mien. Ce n'est que vingt ans après, à la suite de longues recherches, que j'ai appris que l'origine de ce conte était portugaise. Que son titre était La Miseria. Depuis, j'ai lu et entendu des douzaines de versions différentes de ce conte. Ce qui prouve bien que l'oralité ne connaît aucune frontière. La subtilité de ce récit en fait toute sa beauté. Lecteurs avertis, je vous invite à ne pas confondre la tête et les pieds...*

\* \* \*

Louis-Joseph Armand La Misère était cultivateur de son métier donc, vous aurez compris, pauvre de son état. Comme il le répétait souvent: « On est pauvre en campagne, mais cela vaut beaucoup mieux que d'être pauvre en ville. Nous autres au moins, on mange trois fois par jour, à notre faim. Bien des gens de la ville ne pourraient en dire autant. »

Même s'il était toujours souriant et content, une petite chose manquait à notre homme pour que son bonheur soit complet: cette petite chose en question était qu'après quinze années de mariage, son couple était toujours sans enfant. Eh oui, le bonhomme La Misère aurait bien aimé avoir cet enfant qui aurait

comblé le rêve de tout homme, c'est-à-dire assurer sa descendance.

Vous pouvez donc imaginer sa surprise et son bonheur quand sa femme, la bonne femme La Misère, lui annonça qu'elle était enceinte. Les neuf mois de grossesse passèrent et elle accoucha d'un fils. Le bonheur du bonhomme La Misère ne pouvait être plus complet. Un fils était né et la descendance maintenant assurée. On dit même que cette naissance semblait lui avoir monté à la tête quelque peu. Lorsqu'on lui demandait qui aurait l'honneur d'être parrain et marraine de ce fils, le bonhomme La Misère répondait qu'avec un nom comme le sien, le choix devait être judicieux.

C'est donc quelques jours après l'accouchement que, bâton en main et baluchon sur l'épaule, il annonça à sa femme qu'il prenait la route à la recherche du parrain idéal.

La bonne femme La Misère, qui relevait à peine des douleurs de l'accouchement, le laissa partir à sa folie, se disant qu'après tout, si son mari était pour raconter de telles stupidités, elle préférerait ne pas l'avoir aux alentours, elle qui avait tant à faire avec la maisonnée.

Notre homme prit donc les grands chemins à la recherche du parrain idéal. Il passa des jours et des jours à marcher sur les routes de campagne sans y rencontrer âme qui vive.

Après un certain temps, il vit de loin s'approcher un étranger. Lorsqu'ils se croisèrent, l'étranger le salua et s'adressa à lui en ces mots :

— Tiens, salut, le bonhomme La Misère ! As-tu trouvé un parrain pour ton fils ? Sinon, moi, ça m'intéresserait.

Surpris des propos de l'étranger, le bonhomme La Misère lui demanda :

— Mais qui es-tu pour connaître mon nom et le sujet de ma quête ?

— Moi, répondit l'étranger, je suis Judas.

— Judas ? de reprendre le bonhomme. Avec un nom comme ça, tu dois sûrement pas être de la région. As-tu un nom de famille au moins ?

— Oui, Escariot !

— Judas Escariot... LE Judas ! Il est bien certain que tu es pas n'importe qui et que tu pourrais être un candidat intéressant.

Après quelques minutes de profonde réflexion, il leva la tête et dit doucement à Judas :

— Tu sais, mon homme, j'ai rien contre toi. Tu es sûrement un bon gars, mais tu as quand même vendu Notre-Seigneur Jésus-Christ pour trente deniers. Pis à cause de cela, je dois te refuser comme parrain. C'est pas personnel, mais je pense que tu comprends.

Le bonhomme La Misère continua son chemin, marchant encore pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il vît, une fois de plus, un

étranger s'approcher. En le croisant, tout comme la fois précédente, l'étranger lui dit :

— Tiens, salut, le bonhomme La Misère. As-tu trouvé un parrain pour ton fils ? Sinon, moi, ça m'intéresserait.

— Mais qui es-tu pour connaître mon nom et le sujet de ma quête ?

— Moi, je suis saint Pierre.

— Saint Pierre ? As-tu un prénom avec ça ?

— Non, juste saint Pierre.

— Sais-tu, je te regarde là, la grande robe blanche, la grande barbe blanche, saint Pierre... pas celui qui garde les portes en haut ?

— Lui-même, répondit-il.

— Ah ben, y a pas à dire, toi, t'es pas n'importe qui. Même que l'autre jour, j'ai rencontré un des anciens de ta gang : Judas. Comme ça, être parrain, ça t'intéresserait ?

Tout comme la première fois, le bonhomme La Misère pensa à l'offre qu'on venait de lui faire. Après quelques minutes de réflexion, levant la tête, il répondit à saint Pierre : — Tu sais, j'ai rien contre toi pis je dois avouer que, comme candidat, tu seras pas facile à battre. Mais je dois être fidèle à mes principes et mes croyances, et surtout à mon cœur. Si j'ai refusé Judas pour avoir vendu Notre-Seigneur pour trente deniers, je pourrais pas t'accepter, toi qui l'as renié trois fois. Après tout, il faut être juste avec tout le monde. Non, je m'excuse, mais je peux pas t'accepter comme parrain.

Le bonhomme La Misère continua donc son chemin à la recherche du parrain idéal. Des jours et des jours s'écoulèrent

avant qu'il ne vît un troisième étranger s'avancer vers lui. Comme pour les deux rencontres précédentes, lorsqu'ils se croisèrent, l'étranger lui dit :

— Tiens, salut, le bonhomme La Misère. As-tu trouvé un parrain pour ton fils ? Sinon, moi, ça m'intéresserait.

Ce à quoi notre homme répondit de nouveau :

— Mais qui es-tu pour connaître mon nom et le sujet de ma quête ?

— Un seul regard devrait pourtant te faire voir qui je suis. Une grande cape noire cachant le corps et le visage et une serpe en guise de bâton de marche. Mon identité ne saurait faire aucun doute, je suis La Mort.

— LA MORT ? s'écria-t-il. Ouais, t'es vraiment pas n'importe qui, toi. Laisse-moi penser à ça.

Après quelques minutes de réflexion, le bonhomme La Misère regarda La Mort et lui dit :

— Sais-tu que ton offre m'intéresse ? Parce qu'après tout, toi, t'es juste avec tout le monde, les petits, les grands, les beaux, les laids, les riches, les pauvres. Ouais, tu pourrais être celui que je cherche. Mais avant qu'on s'entende, y a un petit dernier point qu'il faudrait régler. Il est de coutume qu'un parrain apporte un cadeau. Qu'est-ce que toi, La Mort, tu m'apporterais comme cadeau ?

La Mort répondit :

— Comme cadeau, je te donnerai le pouvoir de guérir. Quand tu arriveras dans la chambre d'un malade, si tu me trouves au pied du lit, tu n'auras qu'à dire : « Lève-toi, tu es guéri. » Et ainsi sera-t-il fait. Si, par contre, tu m'aperçois à la tête du lit, tu ne pourras rien y changer et j'accomplirai mon travail.

\* \* \*

De retour chez lui, notre homme s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à sa femme. Convaincue que son mari avait pris les chemins sans chapeau et que le soleil lui avait sûrement tapé un peu trop fort sur la tête, elle ne fit pas trop de cas de cette histoire.

Pourtant, au cours des semaines suivantes, la réputation de guérisseur du bonhomme La Misère fit son chemin partout dans le canton. Il avait suffi de deux ou trois « Lève-toi, tu es guéri » auprès de mourants ayant La Mort au pied du lit pour que notre homme soit reconnu. Quel cadeau généreux que celui que La Mort lui avait donné, se disait-il.

« Le bonhomme La Misère fait des miracles... le bonhomme La Misère peut vous sauver de la mort... » chuchotaient les habitants de la région.

Donc, tout allait bien, jusqu'au soir où l'on avisa le bonhomme que sa voisine était très malade et que les docteurs ne pouvaient plus rien faire. Le diagnostic était qu'elle ne verrait certainement pas un autre lever de soleil. Sans se dépêcher et sûr de lui-même, le bonhomme La Misère se rendit chez sa voisine avec l'intention ferme de la guérir. Notre homme entra dans la maison, salua la famille qui, assise à la table, pleurait déjà ce qui semblait être l'inévitable. Puis il pénétra doucement dans la chambre. Les chandelles qui brûlaient depuis déjà quelques heures ne dégageaient que peu de lumière, semblant se lier au peu de vie que possédait le corps alité. Les yeux du bonhomme La Misère eurent besoin d'une minute ou deux pour s'ajuster à la lumière environnante. Lorsqu'il fut en mesure de bien discerner la pièce, imaginez sa surprise ! Pour la première fois depuis son marché avec La Mort, il la voyait à la tête du lit. Il s'avança d'un pas humble et respectueux près de La Mort et lui dit :

— Non ! T'es pas sérieux. Laisse-lui donc une chance. Après tout, elle a jamais fait de mal et c'est tellement une bonne personne.

— Je te remets en mémoire tes paroles, répondit La Mort : les beaux, les laids, les petits, les grands, les riches, les pauvres, moi, je suis juste avec tout le monde. Cette nuit, c'est à son tour.

Le bonhomme La Misère comprit sans l'ombre d'un doute le sérieux des propos de La Mort. Il prit place à côté du lit, se plongeant aussitôt dans une profonde réflexion sur ce fameux marché qu'il avait conclu. Bien sûr, il avait sauvé et même ressuscité, au dire du village, des dizaines et des dizaines de

personnes, mais maintenant, il devait faire face à cette cruelle réalité de ne pas pouvoir sauver une personne qu'il connaissait bien et qu'il affectionnait particulièrement.

Après une heure ou deux de réflexion, il se leva, demanda une autre fois à La Mort s'il n'y avait pas un moyen quelconque de sauver la voisine, elle qui, quelques heures avant, semblait encore posséder plusieurs bonnes années devant elle. La Mort lui répondit simplement, mais d'une voix ferme: «NON!» Qu'à l'heure où le chant du coq se ferait entendre, il l'emporterait!

Le bonhomme La Misère quitta la chambre et alla chercher son épouse. Il lui expliqua la triste situation et la ramena avec lui. De retour chez la malade, le bonhomme La Misère avisa la famille qu'il était probablement trop tard et que lui et sa femme assisteraient la mourante pendant ses dernières heures. Ayant plus d'un tour dans son sac, le couple proposa à la mourante de lui faire sa toilette. «Après tout, lui dit le bonhomme La Misère, se présenter devant saint Pierre, c'est pas une petite affaire.»

C'est au moment où ils voulurent la laver et changer ses draps que le bonhomme et la bonne femme La Misère montèrent les deux pieds sur le lit de la mourante, glissèrent chacun un bras sous sa tête et un autre bras sous ses jambes.

Le bonhomme La Misère regarda sa femme, lui demandant si elle était prête. Les pieds bien en place sur le matelas, se servant

des ressorts pour se donner l'élan nécessaire, ils comptèrent: un... deux... trois... et firent un demi-tour avec la mourante. La Mort se retrouva ainsi au pied du lit. Le bonhomme La Misère cria: «Lève-toi, tu es guérie», mettant ainsi fin à l'emprise de La Mort sur sa voisine.

Et lui, La Mort, ainsi déjoué, quitta la pièce dans un coup de vent, entendant au loin les cris de réjouissance du dernier miracle du bonhomme La Misère.

\* \* \*

Les semaines et les mois passèrent et le bonhomme La Misère continua ses guérisons, sa réputation ne cessant de se répandre dans tout le pays.

Un soir, alors qu'il se préparait à aller se coucher, on frappa à sa porte.

— Ouvrez, au nom du roi.

Le bonhomme La Misère ouvrit la porte. Il aperçut, sur le seuil, le capitaine de la garde royale. Celui-ci l'informa que le roi se mourait et que sa présence était requise afin de le sauver. Fier et flatté que sa réputation de guérisseur soit parvenue jusqu'aux oreilles du roi, il suivit sans hésitation les soldats jusqu'au palais. Il y entra et fut escorté jusqu'au chevet du roi.

C'est en pénétrant dans la chambre qu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul au rendez-vous. À la tête du lit, regardant le roi de son sourire squelettique, se tenait La Mort. Le bonhomme La Misère comprit immédiatement la précarité de sa situation. Même en étant un pauvre cultivateur, il connaissait bien les traditions du royaume.

L'une d'entre elles voulait que si le roi décédait, son médecin devait mourir aussi. Il s'approcha de La Mort, essayant de lui faire comprendre quelle grande injustice il commettait. Que le roi meure, soit ! Mais pourquoi devait-il mourir également ? La Mort lui répondit, de sa voix grave et froide, qu'il comprenait bien son propos, mais que depuis le début des temps, la mort du médecin devait suivre celle du roi. Ainsi en était-il.

— J'applique les règlements, dit La Mort, je ne les écris pas.

— Ben voyons, rétorqua le bonhomme La Misère. Tu peux pas me faire cela. Après tout, tu es le parrain de mon fils !

— Le sort en est jeté, dit-il. À l'aube, j'amène le roi.

Trois heures et quatre heures du matin sonnèrent ; le bonhomme La Misère semblait résigné à accepter son sort. Il demanda à l'intendant du roi d'appeler la garde royale afin qu'elle se prépare à accomplir son ultime tâche, c'est-à-dire crier, au moment où le roi rendrait son dernier soupir : « Le roi est mort, vive le roi ! » Ainsi le voulait la tradition.

Au moment où les quatre soldats composant la garde royale entrèrent, le bonhomme La Misère eut un court entretien avec eux. Il leur demanda de suivre ses instructions à la lettre. Ils

prirent donc place aux quatre coins du lit, leur regard fixé sur le guérisseur. Le bonhomme La Misère se mit à genoux, fit un signe de croix suivi d'une courte prière. Tous, sauf les quatre soldats, baissèrent les yeux en signe de respect, convaincus que l'inévitable se produirait d'un instant à l'autre. En disant le dernier mot de sa prière, plutôt que de prononcer le rituel amen, le bonhomme La Misère cria : « Maintenant !!! »

Les quatre hommes, dont les mains tenaient déjà les coins du lit, ne prirent qu'une seconde pour faire tourner le lit sur lui-même. La Mort, toujours aux aguets, certain de sa victoire sur le roi, n'eut même pas le temps de réagir. Il se retrouva au pied du lit. Le bonhomme La Misère cria : « Levez-vous, Majesté, vous êtes guéri. »

Le roi se leva soudainement, à la surprise de tous, remerciant ce grand guérisseur, le qualifiant même de faiseur de miracles.

La Mort, lui, quitta la salle, regardant le bonhomme La Misère en lui disant : « Toi et moi, on se retrouvera. »

À la suite de cette guérison, l'aisance du bonhomme La Misère fut assurée. Le roi le combla de richesses et sa réputation de guérisseur se répandit dans tous les royaumes. Les mois et les années s'écoulèrent. Il continuait ses guérisons, s'enorgueillissant quelque peu de sa nouvelle condition sociale. Il aimait bien qu'on les salue, lui et son épouse, à leur passage.

\* \* \*

C'est au mois d'août, par un après-midi ensoleillé, alors qu'il travaillait dans son jardin, qu'il continuait à cultiver, qu'il éprouva un certain malaise à la gorge, à la tête et enfin, dans tout son corps. Sa femme et son fils étaient absents pour quelques jours, visitant de la famille éloignée. Le bonhomme La Misère prit donc le lit vers les sept heures du soir, se croyant simplement atteint d'une grippe ou d'un malaise quelconque.

Fiévreux et presque endormi, vers les onze heures, il vit La Mort entrer dans sa chambre, sans autre avertissement. De son pas lent, La Mort s'avança jusqu'au pied du lit, le regarda un moment, le salua, poursuivit sa marche et prit place à la tête du lit.

Le voyant à cet endroit précis, le bonhomme La Misère tourna son regard vers La Mort sans toutefois être en mesure de dissimuler la frayeur que celui-ci reflétait. Prenant conscience de la tristesse de son sort et de la gravité de la situation, les idées et les mots s'entremêlèrent, et il laissa échapper de ses lèvres cette simple phrase :

— Ah non, t'es pas sérieux, pas moi, pas mon tour.

— Souviens-toi de tes propres paroles, dit La Mort : les petits, les grands, les beaux, les laids, les riches, les pauvres. Je suis juste pour tous. Ce soir, c'est à ton tour.

— Ah non, t'es pas sérieux ! Ma femme et mon fils vont revenir et me trouver mort dans le lit ?

« Lorsque tu es en tête-à-tête avec La Mort pendant tes dernières heures, y a pas grand-chose d'autre à faire que de jaser avec », pensa-t-il. Puis le bonhomme La Misère se mit à parler avec La Mort. Ça faisait tellement d'années qu'ils se connaissaient, après tout.

— Tu sais, La Mort, je suis bien conscient que quand le coq va chanter, je vais mourir. Toutefois, il y a une chose que je tiens à te dire avant de m'en aller. Et cette chose, c'est MERCI ! Parce que c'est grâce à toi que je peux partir tranquille. Ma femme pis mon petit ne manqueront de rien, et ça, c'est à toi que je le dois. Grâce à ce cadeau, mes dernières années sur la terre ont été de belles années. Je n'oublierai jamais le bien que j'éprouvais à guérir les gens.

La conversation se poursuivit avec La Mort pendant quelque temps.

Il était vers les quatre heures et demie quand les forces du bonhomme La Misère commencèrent à faiblir.

— Avant de partir, il y a une chose que j'aimerais savoir. Je t'ai déjoué deux fois. Juste par curiosité, il y a combien d'hommes qui t'ont déjoué deux fois avant moi ?

— Personne ! lui répondit La Mort.

— Tu sais, j'aurais bien aimé te déjouer trois fois. Ça aurait été comme dans les contes. On trouve une bouteille, il y a un génie qui exauce trois vœux. Les trois petits cochons, les trois rois mages, etc.

C'est là que La Mort lui dit :

— Ce que tu me racontes, ça n'aurait pas pu arriver. Il ne saurait en être question. Parce que si tu m'avais déjoué trois fois, j'aurais été obligé de te faire un autre cadeau. Puis ce cadeau-là, c'est la vie éternelle.

«La vie éternelle. Maudit beau cadeau», pensa le bonhomme La Misère.

— Tu aurais dû me dire ça avant. J'aurais essayé.

Les heures passèrent.

Il était vers les cinq heures quand le bonhomme La Misère lui annonça qu'il acceptait son sort et qu'il partirait.

— Mais avant de partir, il y a une dernière chose que je voudrais te confier. Une grande vérité de la vie que tu as peut-être oubliée.

En prononçant ces paroles, il prit La Mort par la main. La Mort, sentant la chaleur inhabituelle d'un corps humain chaud, lui qui ne connaissait que des corps froids, se souvint tout à coup qu'il avait déjà eu, lui-même, forme humaine.

Le bonhomme La Misère lui dit :

— Tu sais, la vie est une des plus belles choses qui nous aient été données.

Sa voix devint chevrotante.

— Tu sais, la vie est une des plus belles choses qui nous ait été donnée.

Sa voix étouffée était presque inaudible.

— Tu sais, la vie est une... reprit-il, toussant de plus en plus. Peut-être que si tu allais me chercher un verre d'eau, je pourrais te le dire, finit-il par murmurer en toussant de plus belle.

La Mort, pris par les propos du bonhomme La Misère, ne se douta pas de ce qui allait suivre et partit sans hésiter chercher le verre sur la commode à l'entrée de la chambre. En revenant, il passa au pied du lit, puis entendit le bonhomme La Misère crier : « Lève-toi, tu es guéri. »

Immédiatement, il se leva de son lit et se mit à danser dans la chambre comme jamais vous ne verrez un homme de cet âge danser. La Mort, réalisant le subterfuge dont il venait d'être la victime, sortit de la chambre en poussant un cri si terrible que la légende dit qu'aucun oiseau ne se fit entendre pendant les trois jours suivants.

Et c'est depuis ce temps-là...

Et c'est depuis ce temps-là...

Et c'est depuis ce temps là... que la misère est sur la Terre.